



Chronique de confinement



Club Richelieu Bruxelles 1985

EDITORIAL

Le confinement : le Quoi ? - Itinéraire d'enfants qui ne se savaient pas si gâtés.

Un nouveau mot d'ordre est né : CON-FI-NE-MENT.

Première acception de la définition du Robert, hors usages plus scientifiques : « interdiction à un malade de quitter sa chambre ».

C'est dit. C'est clair.

Sauf que nous ne sommes pas malades. Nous ne sommes que des vecteurs potentiels.

Le dictionnaire des synonymes nous propose d'aller plutôt voir du côté de l'action de « reléguer ».

Quelle horreur !

Champs sémantiques outrageusement étendus, qui mériteraient à eux seuls un soir de conférence à St Job. Entre autres : Bannissement, exil, interdiction de séjour, internement...

Aah : « Assignement à résidence » (nous y voilà!)

Si en début de pandémie les Anglophones ont été choqués de voir se répandre cette expression « lockdown » qui avant tout signifiait une sorte de mise au secret des prisonniers les plus dangereux, la traduction française qu'en offre Wikipedia est « verrouillage ». Si on n'a pas l'image, on y ajoute le son.

Premier chapitre :

nous faisons contre mauvaise fortune bon coeur. Le ciel est bleu, nous allons enfin avoir le temps de rêver, de méditer, de percevoir les autres autrement que par le contact physique et direct. Nous allons pouvoir étreindre les technologies nouvelles : Skype, Zoom, Messenger...

Que du bonheur...

Deuxième chapitre :

Bonheur oui, sauf que, ça dure... Et puis... On ne sait pas quand ça s'arrêtera..

Alors on réfléchit, on innove, il y a tout ce que l'on ne fait plus, tout ce que l'on voudrait encore faire mais qu'on ne nous permet plus. Tout ce qu'on fait enfin.

En bref, difficile de faire des projets, interdit de se revoir, pour des choses sérieuses ou pour des bagatelles... Et si on appréciait enfin la valeur de ceux qui nous entouraient ?

La liberté ne nous est plus permise ou en tout cas nous est-elle restreinte.

Soudain tout notre mode de vie est remis en question. Là où les années écoulées nous avaient permis de nous rapprocher des autres, au contraire des générations passées plus repliées sur elles-mêmes et sur leurs principes, là où par les voyages et les migrations diverses nous avions

appris à mieux connaître « les autres », on nous parle maintenant de « distanciation ». On en conviendra... la langue française s'enrichit.

Nous nous retrouverons. Plus forts qu'avant, plus conscients de ce que nous avons, de ce qui nous est donné. Jouissant d'un vocabulaire enrichi d'une expérience nouvelle.

Parodiant Serge Reggiani et Françoise Dorin dans « Laisse les gondoles à Venise », puissions-nous bientôt dire « Laissons les masques à Venise », ils ont l'habitude, eux... et ils en faisaient bel usage.

R/Christiane Hermans

Présidente

A méditer : Le rire, c'est comme les essuie-glaces, ça n'arrête pas la pluie mais ça permet d'avancer.

Coronavirus et petites absurdités.

Au pays de Magritte et du capitaine Haddock (80 printemps cette année !), l'intrusion de ce décidément très méchant coronavirus n'a en rien altéré la propension de nos « élites » à, une fois de plus, cultiver avec délectation le petit jardin des absurdités. Qu'on en juge à partir de quelques témoignages vécus dont nous n'avons pu nous empêcher de nous gausser.

Imbroglia infernal au début de l'épidémie où la cellule familiale était autorisée à accueillir quatre personnes, toujours les mêmes. Un abominable casse-tête dont on peut légitimement imaginer qu'il fut à l'origine de fâcheries et d'incompréhensions face au choix à opérer parmi les multiples contacts familiaux et relationnels.

Si en Amérique deux sujets de conversation l'emportent sur tous les autres, à savoir Donald Trump l'hyper-médiatisé et surtout la Covid 19 (Corona Virus Disease) dont la gestion pour le réveillon de Noël accompagnée d'un souffle de surréalisme typiquement belge a suscité, il faut le faire, les commentaires amusés, voire carrément moqueurs du Washington Post, célèbre journal de la capitale américaine.

Extraits :

« En Belgique, vous pouvez rencontrer trois personnes dans le jardin. Seules les personnes ayant un jardin accessible de l'extérieur sont autorisées à y recevoir des invités. Donc, les personnes vivant dans une maison mitoyenne ne peuvent pas recevoir car les invités devraient passer par la maison pour accéder au jardin. Une seule personne est autorisée à utiliser les toilettes. La Ministre de l'Intérieur (l'ineffable Annelies Verlinden) décrète très sérieusement que les autres convives devront rentrer chez eux si les besoins sont vraiment trop pressants. » Vaut mieux ne pas habiter trop loin !

Le Daily Show, émission satirique très populaire outre Atlantique n'est pas en reste. « Quelle idée terrible ! proclame l'animateur "Une seule personne est autorisée à utiliser les toilettes ? Comment devriez-vous décider cela ? Qui sera l'utilisateur désigné ? L'hôte le dit-il à l'avance ? Faut-il réguler les admissions ou bien se baser sur ce que les gens ont mangé ? »

Nous vivons en Absurdie, une contrée où les commerces décrétés non-essentiels par les dirigeants ont été fermés durant des semaines, alors qu'une étude sortie récemment démontre que ces commerces ne sont pas des grands vecteurs de transmission de la maladie. Cette étude réalisée par l'université de Stanford (deuxième meilleure université mondiale) a réussi à quantifier les risques d'infection selon les endroits fréquentés. Ils sont très élevés dans les restaurants, les discothèques et les bars. Sans doute peut-on s'interroger sur l'opportunité de fermer les salons de coiffure.

Et que dire du comportement du citoyen lambda ? Il circule seul masqué dans la rue déserte, dans sa voiture, à vélo, en pratiquant le jogging, change de trottoir à la moindre approche, mais s'autorise parfois de « petit arrangements » pour contourner la règle.

L'anglais nous submerge-t-il une fois de plus ?

Manifestement, le Brexit ne dispense pas l'anglais de s'imposer une fois de plus dans les médias, pratiqué par des experts et journalistes dont le souci de la langue française n'est manifestement pas la préoccupation première. Pourquoi diable ne pas dire foyer épidémique au lieu de cluster, géolocalisation au lieu de tracking, traçage au lieu de tracing, test au lieu de testing, confinement au lieu de lockdown, livraison de repas au lieu de takeaway, surveillance médicale au lieu de monitoring ? Amusez-vous à en rajouter. La liste n'est pas exhaustive.

Mais ne nous y trompons pas, c'est bien le virus lui-même qui nous trouble et nous plonge dans l'absurde.

R/ J-C Vanderbruggen

En conclusion: Un monde d'enfants

Tu es une merveille...

Chaque seconde que nous vivons est une parcelle nouvelle et unique de l'univers, un moment qui ne sera jamais plus... Et qu'enseignons-nous aux enfants ? Nous leur apprenons que deux et deux font quatre et que Paris est la capitale de la France. Mais quand leur apprendrons-nous aussi ce qu'ils sont eux ? Nous devrions leur dire : tu sais qui tu es ? Tu es une merveille. Tu es unique. Tout au long des siècles qui nous ont précédés, il n'y a jamais eu d'enfant comme toi. Tes jambes, tes petits doigts, la façon dont tu bouges. Tu seras peut-être un nouveau Shakespeare, un nouveau Michel-Ange, un nouveau Beethoven. Tu peux tout faire. Oui, tu es une merveille. Et quand tu grandiras, pourrais-tu faire du mal à un autre qui est, comme toi, une merveille ? Tu dois oeuvrer – nous devons oeuvrer – pour que ce monde soit digne des enfants.

Pablo Casals

HOMMAGE A JEAN-BERNARD QUICHERON

« ô triste, triste était mon âme, à cause, à cause... ». Ce malheur qui frappe, meurtrit tous ses amis et proches nous plonge dans ces paroles de Verlaine sur le rythme lancinant des notes de la Valse triste. Quand disparaît un homme bon, brillant et si sensible à la fois, comment ne pas tomber dans une mélancolie qui vous arrache aux rires et à l'insouciance d'une vie heureuse ?

Un de nos plus anciens membres toujours prompt à s'engager et à s'investir, on l'a vu participer avec enthousiasme à tant de nos activités. Président du club, il accueille le conseil d'administration dans la chaleur des murs de sa maison ainsi qu'un Ministre d'Etat lors d'une réunion mensuelle. Lors du congrès européen de Bruxelles en 1999, il anime un groupe de travail sur l'usage du français dans les technologies nouvelles. Sa conférence sur le champagne accompagnée d'une dégustation restera en nos mémoires. On se souviendra que le jus de la treille en Champagne ne produit pas que le roi des vins et le vin des rois mais aussi et surtout de l'huile de bras !

Ce Champenois, fils de viticulteur, savait de quoi il parlait. Le travail à la vigne et au cellier, cela forge tant le corps que le caractère. Il en avait fait très tôt l'expérience. Ses études l'amèneront à voyager à Londres et à Heidelberg en Allemagne où pour nouer les deux bouts, il enseigna le français. De studieux périple de plusieurs années lui permirent de maîtriser les langues de Goethe, Shakespeare et Vondel pour intégrer ensuite le cadre des prestigieuses institutions européennes comme interprète mais aussi comme traducteur. Les écrivains honorant la littérature nationale et les traducteurs l'universelle, il quittera cependant son domaine de prédilection pour se consacrer un temps à l'achat centralisé d'informations électroniques puis enfin à la gestion de l'intranet de la Commission, sa dernière fonction professionnelle.

Il aura été entretemps élu président de la Chambre belge des traducteurs, interprètes et philologues (CBTIP) et le sera resté pendant pas moins de 14 ans. Parvenir à en doubler les effectifs, ne fut pas une mince affaire car, le rappelait-il souvent, les traducteurs n'ont hélas guère la fibre corporatiste. Une des réalisations dont il n'était pas peu fier fut la rédaction d'un annuaire professionnel avec un premier exemplaire finalisé pendant les vacances familiales de Noël à Ostende. On comprend dès lors pourquoi, au sortir de sa présidence, on le désigna président d'honneur de cette association.

Cet homme bienveillant si fier de Suzanne son épouse et de ses deux garçons tendait toujours une oreille attentive aux propos de ses interlocuteurs. Pas querelleur pour un sou ! Esprit ouvert et très cultivé, il savait que la gentillesse n'est rien de moins que la noblesse de l'intelligence.

Jean-Bernard aimait le genre humain mais aussi les choses de la vie. On le sentait heureux au volant de sa nouvelle voiture. Ses yeux scintillaient derrière ses épaisses lunettes à la contemplation de son jardin ou de la décoration de son salon. Avec les même enthousiasme, il partageait son bonheur hivernal par l'envoi de sa carte de vœux illustrés par sa très ancienne maison ardennaise aux murs à colombages dans laquelle il aimait se retirer avec Suzanne et sa famille.

Maintenant, il nous a quittés. Il avait 81 ans. On ne lui donnait pas son âge mais la nature ne peut malheureusement souffrir que l'on vive sans vieillir ! Adieu Jean-Bernard, repose en paix. Notre fraternité te restera acquise.

R/Jean-Luc Robert



Anne, ma sœur... adieu

Mardi 1er décembre, 13 heures 30, un sms de mon amie Christiane D. qui vit dans le Cambrésis, c'est inhabituel. « As-tu entendu l'affreuse nouvelle ? ». Venant de Christiane la nouvelle ne peut concerner que Anne Sylvestre. Coeur arrêté, souffle figé, je me précipite sur Facebook espérant y lire une nouvelle moins brutale mais la réalité est bien là : « la chanteuse Anne Sylvestre est décédée hier soir des suites d'un AVC à l'âge de 86 ans ». Cinquante-sept années de ma vie. Écoute quasi quotidienne. Depuis l'automne de 1963 où j'ai entendu

« Veux-tu monter dans mon bateau ? » jusqu'à ces places pour le Centre Culturel de Woluwe-Saint-Pierre attendant dans un tiroir que le coronavirus veuille bien autoriser sa venue à Bruxelles. Vous dire qui fut (et est) Anne Sylvestre, vous dire ce qui m'attache à elle prendrait facilement cinquante pages, je préfère vous faire découvrir le texte d'une de ses dernières chansons, chantée quelques fois en public, enregistrée en studio, pas encore sur disque. Chanson-testament, appel à l'espoir et à la solidarité écrit bien avant l'épidémie de covid, mais prophétique comme beaucoup de ses chansons, le déluge pouvant être une métaphore de la pandémie.

Avec toi le déluge

Ça coule ça jaillit ça fuit ça dégouline
Et dans pas bien longtemps on perdra la cuisine
Ça chante ça cascade au bas de l'escalier
On verra bien quand l'eau atteindra le palier
Notre petit jardin n'est plus qu'un marécage
Prends tes cliques et nos claques et grimpons à l'étage
Embarque la guitare oublions le piano
Vues de notre balcon les rues sont des canaux
C'est encore pas trop grave on se croirait à Bruges
Avec toi le déluge

Ça ne s'arrête pas le ciel est en colère
Et la chambre on dirait le port de Saint-Nazaire
On peut en faisant vite atteindre le grenier
Avec un peu de chance trouver le canoë
Il passera sans doute à travers la lucarne
Il est en bon état et si la pluie s'acharne
Avec un drap de toile et quelques bouts de bois
Tout comme un grand vaisseau le vent nous poussera
Et avec nos voisins on jouera les transfuges
Avec toi le déluge

Vois tout autour de nous passer une flottille
À la rame au moteur au vent à la godille
En gondole en felouque en pirogue en voilier

En canot pneumatique en matelas en bouée
En vedette en radeau en kayak en péniche
Des barcasses des soles et les bateaux des riches
Et tout ce qui navigue et tout ce qui espère

Y avait combien de temps qu'on voulait voir la mer
Il n'était pas besoin d'un si gros subterfuge
Avec toi le déluge

On s'accommodera d'avoir besoin des autres
La survie du voisin sera aussi la nôtre
Quand y aura plus de terre on joindra les bateaux
On fera des pays qui flotteront sur l'eau
La pluie on l'oubliera pour peu qu'elle s'en aille
On s'en fichera bien on aura des écailles
Le ciel sera plus beau qu'il ne le fut jamais
N'oublie pas ma Dauphine à quel point je t'aimais
On ne se battra plus y aura plus de grabuge
Avec toi le déluge

On ne se battra plus y aura plus de grabuge

Avec vous le déluge

Vous pouvez trouver la vidéo de l'enregistrement en studio de cette chanson, avec les musiciennes, sur internet. Il suffit de taper « Anne Sylvestre avec toi le déluge ». Vous aurez la musique, aussi importante que le texte.

Cette chanson touche d'autant plus si on sait à quel point la vie d'Anne Sylvestre fut dévastée par les remous de l'Histoire : enfance « peinte en gris » suite à l'engagement de son père aux côtés de Jacques Doriot du PPF (Parti Populaire Français, collaborationniste) ; vieillesse crucifiée par l'assassinat de son petit-fils Baptiste au Bataclan, lui qu'elle avait désigné pour s'occuper de son oeuvre lorsqu'elle ne serait plus là.

Et pourtant, une invitation à croire encore en l'humanité.



Ci-dessous, un poème écrit il y a des milliers d'années dans l'Égypte ancienne.

À travers les millénaires, les cultures, les continents, les couleurs de peau, la poésie est un langage universel et les sentiments sont les mêmes.

L'humanité est une !

Chant de la grande joie du cœur

Celle dont brille la grâce, dont la peau rayonne,
A des yeux au regard clair,
Et des lèvres au doux parler.
Jamais elle ne prononce une parole superflue.

Elle, dont le cou est long, la poitrine lumineuse,
Possède une chevelure de lapis véritable.
Ses bras surpassent l'éclat de l'or,
Ses doigts sont semblables aux calices de lotus.

(Chants d'amour de l'Égypte ancienne, Ed. La Table Ronde)

Pour nous de la part de R/Michel De Grave



REJOUISSONS-NOUS AVEC ROY LICHTENSTEIN ! **(Manhattan 1923-1997)**

Des images de BP géantes aux couleurs éclatantes, aux points de trame comme dans l'impression... un souffle de bonne humeur !

Depuis 1950, dans sa période pré-Pop, Roy Lichtenstein inspiré par Picasso, Klee et Ernst mélange le modernisme venu d'Europe aux traditions de de l'histoire et de la culture américaines.

A travers l'impression et la création, il réalise des estampes, des sculptures, ou des peintures en utilisant des techniques innovantes sur des support à foison : émail, céramique, bronze, plexiglas, Rowlux (papier optique brillant), métal, plastique, vinyle sur feutre, bannières...

Partons à la découverte des thèmes chers à Roy Lichtenstein, figure emblématique du Pop Art, sur lesquels il part et revient au fil des années.

Témoins de la société de consommation des « Golden Sixties », les « objets du quotidien » deviennent dignes d'art : hot dog, transistors, poudre à lessiver...

Dans ses « intérieurs », l'artiste travaille avec des surfaces planes sur la perception visuelle de l'espace dans la peinture, avec un style qui rappelle les architectes modernistes comme « De Stijl ».

A côté des objets et meubles figurent des auto-citations, des peintures accrochées aux murs qui reproduisent des oeuvres antérieures de l'artiste.

Ses « figures féminines » (1960-1990) évoluent à partir du bien-être matériel de la femme au foyer, jusqu'à rappeler des poses lascives de Picabia ou l'érotisme d'Ingres. Techniquement, les points Ben-Day (de trame) construisent un clair/obscur qui met en valeur les courbes et rehausse le modèle des corps.

Roy Lichtenstein va se confronter à l'histoire de l'art, à ses « Maîtres du XXème siècle » et à ses grands thèmes. Son intention est de reconstruire un style et non un sujet ou une peinture particulière. L'avant-garde devient un outil créatif totalement renouvelé, annonçant que l'évolution de l'art moderne de Van Gogh et Monet à Picasso est un chapitre clos.

Il réalise ses premiers « paysages » en 1964, non pas la réalité mais tels qu'ils apparaissent dans les arrière-plans des bandes dessinées, à l'aide de matériaux innovants comme le Rowlux.

Le thème revient en 19985 pour s'exprimer autrement, par de grands coups de pinceau d'un répertoire chromatique nouveau. Ses paysages orientaux réalisés en 1996 sont empreints d'une atmosphère particulière, inspirés des paysages aux pastels de Degas, accentuée par sa technique de trame dont l'utilisation atteint dans ces oeuvres le plus haut niveau de sa recherche formelle.

Un atelier illustre les techniques utilisées.

Au BAM à Mons jusqu'au 18/04, sur réservation.

R/Anne-France Delahaye



Seule...

Devant le grand miroir

Elle se regardait

Nue...

Ses yeux

Noyés de larmes

Refusaient de voir

Ce corps

Qu'elle ne reconnaissait plus,

Qui lui faisait honte,

Qui lui faisait peur... et pourtant

Lui criait :

Je veux aimer encore,

Encore, encore,

Aimer toujours...

R/Josianne Pardonge

Extrait de « Saveur du Temps » de Jean d'Ormesson

« Nous n'avons, après tout, que quelques années à passer dans ce mystère qu'est la vie. Autant l'éclairer par un peu de beauté, de passion, d'amusement. C'est ce que j'appelle la culture. La culture n'est sûrement pas un exercice d'archives, affectation de sérieux, une invitation à suivre les sentiers fléchés d'avance avec obligation de rire là et d'admirer ici.

C'est d'abord un plaisir. A chacun de le prendre où il veut.

Les uns en lisant Jules Renard et les autres Corneille. Les uns en se promenant parmi des ruines et les autres en écoutant du jazz ou des chansons de Delmet, Edith Piaf ou Guy Béart. Les uns en s'agitant à la façon de l'Occident quand il s'emparait de l'Orient et les autres en rêvant de rien à la façon de l'Orient avant le déferlement de l'Occident. Il y a cent mille fleurs le long des cent mille routes qui convergent vers la culture. On pourrait presque dire que tous les chemins mènent à la culture à l'exception d'un seul : celui que des imbéciles ou des tyrans veulent imposer du dehors ».

Texte choisi pour vous par R/Arlette Weiler

MON NOM EST « PERSONNE »

Août 1989 – Inlassablement j'erre sans but depuis plus de trois semaines sur la « Playa Almadraba » au-dessus de Valence, tout en profitant astucieusement de l'ombre projetée par les parasols à l'heure où les estivants quittent la plage.

Je suis constamment à la recherche de nourriture pour calmer ma faim. Mes nuits, je les passe sous un ciel étoilé, allongé sur le sable qui reste chaud toute la nuit. Je suis devenu un vagabond de la plage. Je passe mon temps à flâner sans but précis et lorsque les premiers joggers apparaissent le matin, cela signifie pour moi le début d'une nouvelle journée de solitude.

Mais un beau jour des gens venus d'ailleurs s'installent sur la plage ; je ne comprends pas ce qu'ils racontent et j'ignore qui ils sont. Je me présente très discrètement et j'ai droit à un peu d'ombre et même à beaucoup d'ombre. L'espoir renaît.

Le lendemain, ils étaient à nouveau sur la plage. Ils m'ont donné de l'eau. Je ne savais pas comment leur faire comprendre clairement que je me sentais déjà nettement mieux, parce que je les connaissais à peine.

Le troisième jour, ils m'ont débarbouillé de fond en comble et le soir j'ai pu les accompagner chez eux.

Ah ! Quel plaisir de s'étendre sur ce carrelage bien frais, de profiter de l'air rafraîchissant à l'ombre du patio et quoi de plus agréable que cette chaleur humaine ! Les journées se suivaient et je profitais pleinement de leur attention.

Un soir ils m'ont emmené à la Guardia Civil et je me suis mis à trembler. L'homme en uniforme ne comprenait rien à rien mais heureusement il parlait un peu l'espagnol. Il était question de papiers, de frontière, de douane...mais heureusement je ne figurais pas dans le fichier des objets perdus. Je poussai un soupir de soulagement.

Le lendemain ils m'emmenèrent chez un homme tout de blanc vêtu qui après m'avoir fait quelques piqûres démontra qu'il parlait et comprenait également une autre langue : celle des animaux.

Après trois semaines de « dolce farniente » et tout en profitant du temps qui s'écoulait, je vis apparaître soudain, à mon grand étonnement, des valises et des sacs de voyage. Je fus inquiet à l'idée que ma vie d'aventurier recommencerait, mais ils m'emmenèrent et je pris goût à rouler en leur compagnie, même si au départ je manifestai quelques réticences à l'idée d'embarquer dans leur véhicule.

En raison de la longueur du trajet, nous avons passé une nuit dans un hôtel au coeur de l'Ardèche, avant de reprendre le route le lendemain.

Je me suis assoupi sans m'inquiéter des bandes blanches qui défilaient sur l'asphalte pendant que les kilomètres se succédaient. Il faisait chaud dans notre maison roulante mais toutes les deux heures je pouvais étancher ma soif. En fait, j'avais de la chance, parce que la voiture qui ne ménageait pas ses efforts ne devait, elle, apaiser sa soif que deux fois par jour.

A bord, l'ambiance était toujours décontractée. J'essayais en vain, au travers des conversations animées, de saisir au vol quelques bribes de conversation qui m'auraient permis de m'orienter. Mais de manière imperturbable, les kilomètres défilaient sur le compteur et ce n'est que quand la couleur du ciel devint moins bleue et l'air plus frais que je compris que nous étions ailleurs.

Enfin, nous étions arrivés...

Tout était nouveau pour moi : le climat, la maison, le jardin... Troublé par autant de gentillesse je vécus heureux pendant plusieurs mois parmi mes nouveaux amis. Entre-temps, ils avaient élu domicile ailleurs, dans un environnement campagnard de ce pays qui m'avait accueilli. Comme j'aime bien profiter de ma liberté, ils m'ont installé dans un grand enclos dans lequel coulait un petit ruisseau.

Très attaché à mes nouveaux maîtres, je leur serai toujours très reconnaissant parce que je leur dois beaucoup. Sans eux je mènerais toujours une vie de chien.

Signé : DJIM

Traduction libre du langage canin en français par Jacques Stoffels

Ce numéro a été réalisé avec la collaboration des membres du Club Richelieu de Bruxelles 1985 suivants : Marie-Claire Daloze, Michel De Grave, Anne-France Delahaye, Christiane Hermans, Josianne Pardonge, Jean-Luc Robert, Jean-Claude Vanderbruggen et Arlette Weiler ainsi qu'avec celle de notre ami Jacques Stoffels.

Si comme on peut le craindre, la période de confinement devait se prolonger, un deuxième voire même un troisième numéro pourrait suivre. Ne jouons cependant pas les Cassandre !

Les pages de la 'Chronique de confinement' sont ouvertes à tous les membres du club Richelieu ainsi qu'à leurs amis. N'hésitez pas à envoyer une contribution par courriel aux adresses :

gaumyc@gmail.com

jeanluc.robert@telenet.be

Celles-ci sont les bienvenues et permettront d'entretenir des liens entre les membres.

Les éditeurs responsables :

Christiane Hermans

Jean-Luc Robert



